Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 29 (1896)

Buchbesprechung: Théologie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BULLETIN

THÉOLOGIE

GINDRAUX. — D'EGYPTE AU SINAI[1].

Au moment de rendre compte de ce petit volume, je suis allé exhumer d'un fond de bibliothèque deux vénérables volumes, qui y dormaient depuis longtemps. Le premier est : *Moïse sans voile ou explication des types et figures de l'Ancien Testament*, par Jacob Girard Des Bergeries, pasteur de l'Eglise de Genève[2], réimprimé en 1825, sur l'édition de Genève de 1670. L'autre, c'est *Le camp et le tabernacle du désert ou le Christ dans le culte lévitique*, par E. Guers, Genève, 1849. De 1670 à 1849, à ne voir que ces deux volumes, on dirait que la science critique et historique appliquée à l'Ancien Testament n'ait pas fait un pas. Une seule chose préoccupe l'excellent Des Bergeries et le vénéré Guers : retrouver le Nouveau Testament dans l'Ancien, « montrer Christ dans les langes, » — expression de M. Guers, — le chercher et le trouver partout, dans l'arbre de vie du paradis terrestre, dans l'arche de Noé, dans le fil d'écarlate de Rahab dite l'hôtelière et dans les menus ustensiles du tabernacle. Pour atteindre ce but on a recours aux types et aux antitypes. Malheureusement, à l'usage sanctionné par l'Ecriture sainte, on ajoute l'abus. On ne sait se

[1] *A la suite des Israëlites. D'Egypte au Sinaï.* Etude biblique, par J. Gindraux. — Lausanne, Georges Bridel & Cie, et Paris, Grassart. 1 vol. in-12 de 273 pages.

[2] C'est à tort, pour le dire en passant, que le rééditeur genevois de 1825 a qualifié son auteur de « pasteur de l'Eglise de Genève. » Jacob Girard Des Bergeries était à la fois docteur en médecine et professeur d'hébreu à l'académie de Lausanne. (*H. Vuilleumier.*)

borner. L'histoire sainte cesse d'être une histoire, ayant sa valeur propre et méritant d'être étudiée pour elle-même : ce n'est plus qu'un prétexte à types.

Le livre de M. Gindraux est d'une tout autre école et, hâtons-nous de le dire, d'une meilleure école. M. Gindraux n'est pas moins pieux que ses prédécesseurs, mais il est moins féru de types. Racontant une histoire, il a souci des sources, des acteurs, du théâtre, des caractères de cette histoire, en même temps que des leçons qui en ressortent. Il ne croit pas devoir passer dédaigneusement sous silence les travaux récents de la critique historique, ces travaux si considérables et si consciencieux. Il les connaît et s'en inspire, sans renoncer d'ailleurs à les contrôler et à rejeter les conclusions qui lui paraissent excessives. A cette méthode nous devons un livre bien vivant. L'instruction s'unit constamment à l'édification, et celle-ci n'y perd rien ; au contraire.

Dans un livre essentiellement parénétique je tiens à signaler et à louer ce trait. Ce n'est pas que M. Gindraux soit le premier dans un ouvrage de ce genre à unir la science et la foi. Les solides publications exégétiques de ces dernières années n'ont pas été vaines et nous voyons avec plaisir des journaux destinés aux moniteurs de nos écoles du dimanche savoir en profiter. Néanmoins il est encore quelques retardataires et il ne faut plus qu'il y en ait. Homme de foi et homme de bonne foi, bien pensant et bien informé, tel est M. Gindraux, et tel doit être désormais quiconque veut parler au peuple de Dieu des grands et suggestifs récits de l'Ancien Testament.

Je recommande pour ma part ce bon petit volume à ceux qui expliquent l'Ecriture ou qui tout simplement tiennent à la lire avec intelligence. Ils y trouvent un guide sûr et aimable, capable d'éviter l'ornière des vieux sentiers et les casse-cou des explorateurs qui veulent du nouveau quand même, un vrai guide juste-milieu. L'état actuel de la question des sources du Pentateuque est exposé dans ses résultats généraux avec autant de clarté que de simplicité. L'auteur admet ceux-ci de bonne grâce, tout en corrigeant par quelques réflexions, qu'il n'est point le premier à faire, ce que l'on donne parfois de trop absolu à la façon dont on les expose et aux conséquences que l'on en tire.

A remarquer aussi et à apprécier la manière dont M. Gindraux nous présente le surnaturel biblique en général et celui des récits de l'Exode en particulier. Le surnaturel ! ce mot et cette idée,

depuis une quarantaine d'années, ont été un vrai champ de bataille. Sur ce champ on ne peut pas dire que l'on ait toujours combattu avec la poudre sans fumée ; mais la fumée peu à peu se dissipe et laisse voir ou entrevoir les résultats acquis ou, pour reprendre l'image militaire, les positions gagnées. On est moins prompt, à gauche, en face du miracle, à crier superstition, supercherie, impossibilité pure ! On est moins prompt, à droite, à se mettre commodément, trop commodément, à l'abri du mystère, transformé parfois en magie. De part et d'autre, on reconnaît que les lois de la nature — autrefois tête de Méduse devant laquelle devait céder et disparaître tout miracle, — ont des ressources inédites et peuvent engendrer des effets vraiment miraculeux. La nature nous apparaît moins simple et moins bornée que les anciens ne se la figuraient. Quoi d'étonnant, dès lors, si le Dieu vivant, Créateur souverain du ciel et de la terre, pour accomplir ses desseins paternels, réalise au sein de la nature certains phénomènes qui ne sont ni dans les moyens ni dans les habitudes des savants de l'Institut de France, et qui, pour ce motif, ne trouvaient pas grâce devant M. Renan, l'un des plus illustres d'entre eux ? M. Gindraux observe que le récit biblique donne une cause naturelle et divine à la fois au passage de la mer Rouge par Moïse et par Israël. « L'Eternel refoula la mer, toute la nuit, par un fort vent d'Orient. » (Ex. XIV, 21.) Eclairé par cette analogie, notre auteur ne craint pas d'appliquer la même mesure aux dix plaies d'Egypte, à l'eau jaillissant du rocher, à la manne. Il ne nie pas le surnaturel ; il l'affirme au contraire, tout en le naturalisant, parce qu'il affirme l'action divine et providentielle de celui qui demeure au-dessus de la nature, mais qui sait la pénétrer, la plier à ses ordres, sans la violenter.

Après cela, disons-le bien haut pour ceux à qui ces vues paraîtraient encore sentir le fagot, M. Gindraux reste un croyant, un vrai croyant évangélique. Il croit aux anges, aux voix divines, à la préexistence du Fils et à son incarnation. Il en prend occasion de faire remarquer que les miracles du Nouveau Testament laissent moins de place que ceux de l'Ancien à l'intervention des agents naturels. Ils sont le rayonnement de Christ, le grand miracle, le miracle fait nature, si je puis ainsi dire. De là vient que, tout en paraissant plus extraordinaires, ils se font cependant plus aisément admettre.

J'aurais bien d'autres observations à faire sur l'œuvre intéres-

sante et vraiment suggestive de M. Gindraux. Le lecteur ne m'en voudra pas de les garder pour moi : il fera lui-même les siennes et sera d'accord avec moi, s'il a la bonne idée de suivre M. Gindraux d'Egypte au Sinaï, pour remercier le vaillant écrivain de nous avoir donné ce volume généralement bien écrit, solidement pensé, où se trouvent en abondance les pages agréables, les rapprochements ingénieux, les réflexions pleines de sève et d'expérience chrétienne.

PAUL VALLOTTON.

BOSCAWEN. — LA BIBLE ET LES INSCRIPTIONS [1].

L'antiquité seule suffirait au théologien pour lui inspirer un vif intérêt aux études assyriennes bibliques. Voici, sous ses yeux, une tablette du roi Assûr-nazir-pal Ier, remontant à 1800 ans avant Jésus-Christ. Voilà la tête de la masse d'armes de Sargon Ier dont la photographie révèle les plus petits détails et qui comptait, avant notre ère, 3800 ans [2] ! — Mais quelle importance nouvelle revêtent ces recherches pour la linguistique quand elles permettent à un hébraïsant médiocre de suivre notre auteur dans les nombreuses affinités qu'il signale (en caractères ordinaires) entre l'assyrien et l'hébreu ! Laissons les détails et n'indiquons que quelques vocables d'une parenté légitime et incontestable. Ainsi, sous la rubrique *vie domestique*, signalons : *abû*, père, un terme commun à toute la famille sémitique ainsi que *ummû*, mère, *Ablû*, fils (qui a passé dans *Abel*), *Bintû*, et *binatû*, fille (plur. héb. *banoth*), *Akhû*, frère (héb. *akh*), d'après les inscriptions, « celui qui se tient à côté, » qui « protège. » — « Suis-je le gardien de mon frère ? » (Gen. IV, 9.) *Khathanû*, beau-père (de même héb. *khathan*. (Ex. XVIII, 1), *Sibû*, grand-père (héb. *sebah*), celui qui a les cheveux gris, enfin, le vocable indiquant la famille elle-même, *kimtû*, d'une racine qui signifie *lier*. Le livre de Job emploie *kimah* en parlant de la famille des Pléiades : « Noues-tu

[1] *The Bible and the Monuments*. The primitive hebrew Records in the Light of Modern Research, by W. St. Chad. Boscawen. 2d edit. London, Eyre and Spottiswoode, Great New Street, 1895. Photog. and Illustrations.

[2] L'histoire de Babylone, telle que nous la connaisons, commence avec Sargon Ier, roi d'Agade, 3800 av. J.-C. Budge, *Babylon Life*, etc., p. 40.

les *liens* des Pléiades ? » (IX, 9 ; XXXVIII, 31). L'auteur cite quinze termes se rapportant au *corps :* tête, œil, face, bouche, oreille, langue, main, etc., et autant se rapportant à la *nature :* ciel, terre, rivière, étang, mer, soleil, etc., dont il suffit de voir, même en notre écriture, les mots classés dans deux colonnes (assyr. et héb. avec significat.) pour en saisir la parenté. La preuve, du reste, est complète quand on y ajoute une douzaine de termes empruntés à la *vie animale : gamalû*, assyr. (*gamal*, héb., chameau), *sûsû*, cheval (héb., *sûs*), *dabû*, ours (héb. *dâb*), et d'autres encore.

Mais les avantages d'une telle relation ne sont pas seulement affaire de philologie (ce serait déjà quelque chose pour les textes bibliques), le cercle s'agrandit et nous découvrons des points de contact dans le domaine moral, par exemple, de Dieu et du péché. Lisez ces expressions qui datent de cinq siècles avant Moïse, environ 1500 av. J.-C. Elles sont tirées d'une prière d'Assûr-nazir-pal Ier et rappellent certain sentiments de nos Psaumes. Le roi s'adresse à la déesse Istar, « la déesse miséricordieuse qui aime les justes, » comme David s'adresse au Dieu juste : « Quand je crie, réponds-moi, Dieu de ma justice,... sauve-moi. » (Ps. IV, I.) Le suppliant païen implore la déesse : « Jette sur moi ton regard, ô dame ! afin que, sous ce regard fixé sur moi, je devienne fort. » David : « Aie pitié de moi, regarde mon affliction. » (Ps. IX, 14.) « Vois et regarde la face de ton oint. » (LXXXIV, 10, etc.)

Le roi d'Assyrie attribue à Istar la conservation de son sceptre : « Tu as conservé pour moi le sceptre de la justice, » et le psalmiste de s'écrier : « Le sceptre de ton règne est un sceptre d'équité. » (Ps. 45, 17.) « Tu conserves mon lot. » (XVI, 5.) Le roi assyrien exalte la miséricorde divine envers l'adorateur fidèle : « Et toi, Istar, tu as accordé au fidèle le salut et la miséricorde. » — « Le salut, déclare le psalmiste hébreu, est auprès de l'Eternel. Tes compassions sont grandes, ô Eternel ! » (Ps. CXIX, 156.)

Mais ces traits de ressemblance sont généraux et ne touchent pas comme les cris d'un cœur en détresse ; par exemple, ceux-ci : « Quel que soit le sujet de ta colère, pardonne-moi. Que la miséricorde dans ton cœur soit forte à mon égard. Répands l'affliction et retiens le péché. O déesse ! que ta bouche proclame la paix. Envers le roi-prêtre, envers ton bien-aimé qui jamais ne change, sois miséricordieux et délivre-le de son affliction. Oh ! intercède pour lui auprès de ton père bien-aimé, le père des dieux. »

Mérodach, quoique blessé au talon, vainqueur du serpent aux sept têtes et aux sept queues, est le seigneur de la lumière, l'adversaire des ombres. Ecoutons une prière que lui adresse Nébucadnetsar (606 av. J.-C.) ; elle provient d'une inscription de ce roi et repose silencieuse aux archives du musée de l'India House, dans la bruyante métropole anglaise [1].

« O Mérodach ! premier-né des dieux, prince puissant, toi qui m'as créé et qui m'as confié la souveraineté sur les armées des hommes, j'aime la noblesse de ta divinité comme ma vie, qui m'est précieuse. Dans tout le monde habitable, je n'ai pas vu de cité plus belle que ta cité de Babylone. Comme j'ai aimé et révéré ta divine grandeur et que je l'ai toujours recherchée, accepte l'élévation de mes mains, car moi, le roi, moi qui réjouis ton cœur, je t'adore ! »

Une autre prière du même Nébucadnetsar, plus belle encore, est écrite sur un cylindre d'argile :

« A Mérodach, mon Seigneur, j'ai prié.... Les paroles de mon cœur l'ont recherché, et j'ai dit : O prince ! tu es de toute éternité, Seigneur de tout ce qui existe,... tu veilles sur le prince dans le chemin de la justice. Moi, le prince qui t'obéis, je suis l'ouvrage de tes mains ; tu m'as créé et tu m'as confié la souveraineté sur les armées des hommes. Selon ta bonté, ô Seigneur ! tu m'as donné de les surpasser tous. Fais que j'aime ta suprême domination ; que la crainte de ta divinité existe dans mon cœur et que je te donne ce qui te semblera bon, car tu soutiens ma vie. Alors lui, le premier-né des dieux, Mérodach le prince, entendit ma prière et exauça mes vœux. »

On peut suivre dans de telles requêtes le développement religieux qui s'est opéré à Babylone pendant la déportation, « alors que l'élite de la nation des Hébreux se mêlait aux sages de la Chaldée, et c'est par ces documents contemporains, d'un prix considérable, que nous pouvons évaluer les forces qui contribuèrent si étonnemment à produire la plus remarquable renaissance nationale que le monde ait jamais connue, » p. 35.

Ainsi s'exprime Boscawen et il conclut que les deux périodes les plus importantes d'Israël sont associées à la Chaldée. En effet, c'est d'« Ur des Chaldéens » que lui est venu son ancêtre national pour aller habiter « le pays de la promesse, » après un long con-

[1] Voir la photog. d'après l'original, p. 34. *The Bible* etc. (Tablette.)

tact avec l'ancienne civilisation et « ce fut pendant l'âge d'or de l'empire, aux jours de Nébucadnetsar et de ses successeurs que s'alluma ce merveilleux patriotisme national dans le cœur des Hébreux, patriotisme que des siècles d'exil et de persécution n'ont pu éteindre, » (p. 36.)

On le sent, c'est ce rapprochement constant et de longue durée entre ces deux nationalités qui rend si instructive l'étude, nouvelle de nos jours, de la littérature des deux peuples. Leur race et leur langue en faisaient des alliés et montrent qu'ils ont eu pour berceau la même vallée. On comprend alors facilement leurs points similaires, notamment dans les récits de la création[1] et du déluge. Quelle simplicité, quelle élévation de sentiment dans la narration biblique ! cela suffit pour en fixer la priorité, mais que de détails intéressants répercutés dans le document Chaldéen ! Evidemment cette tradition chaldéenne repose sur des récits encore plus anciens, de même que la sublime simplicité du texte biblique ne peut s'expliquer qu'en remontant à une révélation spéciale.

C'est en 1874 que Georges Smith, du British Museum, découvrit les tablettes se rapportant au déluge. Il les publia bientôt sous le titre de : *Récit chaldéen du déluge.* Dès lors on appela cet étonnant narré « la grande charte de l'assyriologie. » Le premier notre savant anglais risqua une traduction du récit de la création, et MM. Sayce, Pinches et Boscawen descendirent, aussi dans la lice. Nous ne parlons de cette lutte du déchiffrement qu'en Angleterre.

Les tablettes proviennent de la bibliothèque royale d'Assûrbanipal à Ninive ; ce sont des copies, écrites vers l'an 660 av. J.-C., par ordre du roi, et déposées dans le temple où il avait fondé une bibliothèque, déclare-t-il, « pour l'instruction du peuple. » Selon Boscawen, cette bibliothèque à Ninive était évidemment une reproduction, sous tous les rapports, de la vaste bibliothèque dans le temple de Nébo, dieu de la science, à Borsippe, et la plupart de ses documents étaient des copies d'ouvrages plus anciens qu'on y avait également déplacés. Quoi qu'il en soit, on ne peut entendre sans une profonde émotion cette simple faveur demandée par un monarque païen à son idole, Nébo, en lui consacrant sa bibliothèque de Ninive : « Que le roi des armées du ciel et de la terre

[1] Voir Illustrations *Création*, p. 88. (Tablette.)

contemple avec joie cette chambre; qu'il soutienne jour après jour la tête d'Assûrbanipal, l'adorateur de la divinité, et qu'il exauce cette prière. » Cette requête, qui nous vient de Ninive, devrait bien être inscrite dans le cabinet d'étude d'un pasteur.

La conviction des déchiffreurs, qu'ils n'avaient sous les yeux que des exemplaires copiés, leur fit pressentir que des éditions plus anciennes dormaient encore sous les décombres. Cette intuition fut confirmée quand la pioche déterra d'autres tablettes à Borsippe et à Sippare (Sépharvaïm), aussi bien que des fragments encore plus anciens, dans la cité sacerdotale de Kutha. « Ces exemplaires babyloniens, dit notre auteur, sont d'une grande importance, vu qu'ils ne peuvent pas avoir été faits sur les tablettes assyriennes, probablement sous terre à l'époque de la chute de Ninive; ils doivent donc provenir de tablettes encore plus anciennes. Certaines variantes en augmentent aussi la valeur en servant à interpréter des passages obscurs. »

La série des tablettes sur la création se composait de sept d'après les sept jours, sans qu'il y eût pourtant de correspondance entre les jours et les tablettes. L'ordre adopté est plutôt celui de Babylone, une suite d'œuvres créatrices.

Notons seulement les chapitres qui s'occupent du serpent et de la chute, ainsi que des débuts de la civilisation, et « passons au déluge, » mais sans trop nous y arrêter. C'est encore à G. Smith, mort si jeune! que la science doit la découverte du document chaldéen (1872)[1]. Ce récit traduit est mis en regard de celui de la Bible, et dans cette étude comparative, on se plait à saisir la ressemblance et la différence des deux narrations. Le texte cunéiforme est de beaucoup le plus long et force le parallélisme à étendre ses colonnes à 16 pages. Ajoutons que ce texte est en rapport assez étroit avec la tradition gréco-chaldéenne de l'historien Bérose, qui attribue également le déluge au dieu Bel et qu'il établit une remarquable harmonie entre la Genèse et la tradition, surtout dans la rédaction jéhoviste. Ainsi : les sept jours, la pluie torrentielle, la fermeture de la porte de l'arche, le triple « lâché » des oiseaux, le sacrifice final et ce dernier trait du Jéhoviste : « Jéhova respira une odeur agréable. » Les passages élohistes ne figurent pas dans les détails, à l'exception de ceux qui se rapportent à la construction de l'arche. (Gen. VI, 14-16.) Les

[1] Illustrations p. 110, 116. (Tablettes.)

trois récits racontent que des parents furent recueillis dans le vaisseau (Gen. VI, 18 ; VII, 7), et l'inscription cunéiforme porte : « Toute ma famille et tous mes parents. » (Col. II, 29.)

Plusieurs assyriologues mettent en relief l'élément polythéiste comme établissant la différence la plus marquée entre les deux documents, hébreu et chaldéen. « En somme, c'est parfaitement vrai, écrit Boscawen, mais après un sérieux examen des documents, je maintiens que l'élément polythéiste n'est pas aussi réel qu'il le semble d'abord. Bien que la décision de détruire la terre par un déluge soit prise dans un concile de dieux (« les grands dieux prirent dans leurs cœurs la résolution d'envoyer un déluge. » Col. I, 13), c'est le dieu Bel qui paraît être ici le chef : « Qu'aucun ne survive, s'écrie-t-il, qu'aucun n'échappe à l'abîme ! » (Col. IV, 4). Pourtant la place faite au dieu Ea dans la narration ressemble tellement à celle de Jéhova dans la Bible, que nous sommes conduits à établir une comparaison plus étroite qu'elle ne paraissait possible au commencement. Qu'on en juge : c'est Ea qui annonce l'imminence du déluge, Ea qui dirige la construction de l'arche, qui indique le moment où la porte s'ouvre et se ferme et qui intercède pour l'homme auprès de Bel irrité. Finalement, Ea, le sage de la Chaldée, est transféré, comme Hénoc, dans les régions spécialement sacrées, à l'embouchure des rivières [1]. Ea, on le voit, a des traits qui rappellent passablement Jéhova. Ea était le seigneur de la cité de Surippak, « la cité de l'arche, » et Samas-Napisti [2] l'appelle : « Ea, mon seigneur. » Bien qu'il y ait un élément polythéiste, il y a en même temps une étrange unité dans les rapports d'Ea avec le cataclysme, » p. 132.

Concluons. Les points de contact ne sont pas épuisés. Restent pour le déluge : le châtiment du péché, le vaisseau d'Ea l'arche, l'approvisionnement du vaisseau et les hymnes aux dieux des tempêtes. Le repos de l'arche sur une montagne qui n'est pas l'Ararat, les oiseaux expédiés et l'arc de l'alliance terminent le récit.

Terminons aussi. Le VIe et dernier chapitre (*La tombe et la vie future*) à lui seul mériterait une place que ce rapide résumé n'ose pas réclamer. Du reste, l'assyriologie avec ses nombreuses inscriptions et ses belles découvertes et malgré les services inappré-

[1] Du Tigre et de l'Euphrate.

[2] C'est le Noé de la Genèse, le Xisuthros du Bérose.

ciables qu'elle rend à l'Ancien Testament, l'assyriologie, bien que plus directement utile aux études bibliques que l'égyptologie, qui ne connaît ni Joseph ni Moïse, ne peut pas dépasser le judaïsme révélé, ni même l'atteindre. Les religions païennes, en face de la révélation, tombent sous le coup du verdict de saint Paul : « Quand j'étais enfant, je parlais comme un enfant, je pensais comme un enfant, je raisonnais comme un enfant ; » l'Evangile seul permit de dire : « Lorsque je suis devenu homme, j'ai fait disparaître ce qui était de l'enfant. » 1 Cor. XIII, 11.

CLÉM. DE FAYE.

PHILOSOPHIE

L'ANNÉE PHILOSOPHIQUE 1895[1].

Une illusion bien naturelle a de tout temps porté les hommes à exagérer l'importance de l'époque où ils vivaient, à s'imaginer qu'avec eux s'achevait ou commençait une période historique et que le monde allait changer de face. De nos jours, cette opinion est plus répandue que jamais, et — il faut en convenir, — un examen attentif de la situation présente paraît la justifier pleinement. Entre tous les indices de désorganisation sociale, il en est un qui frappe tout particulièrement l'observateur sérieux : c'est le contraste effrayant entre le progrès des sciences et de leurs applications, l'accroissement du bien-être, la diffusion de l'instruction dans les masses populaires, l'affinement de l'esprit dans les classes dites supérieures... et le recul de l'état moral. M. Renouvier en fait la remarque au commencement de son mémoire intitulé: *Doute ou croyance :* « Cette grande civilisation matérielle et intellectuelle est de moins en mois une civilisation morale. »

La situation serait meilleure probablement, ou pourrait le devenir, si la philosophie remplissait sa mission de « directrice des idées générales. » Malheureusement, elle a perdu l'empire qu'elle exerçait jadis sur les esprits. Jamais, à vrai dire, on n'a autant philosophé, mais jamais non plus on n'a tranché les questions difficiles avec plus de précipitation, d'ignorance et de désinvol-

[1] Publiée sous la direction de F. Pillon. Paris, Alcan, 1896.